299687

Rés 2/81816

Extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences de Toulouse.

QUELQUES RECHERCHES

SUR LES

DÉBUTS DE L'IMPRIMERIE A TOULOUSE;

Par M. DESBARREAUX-BERNARD.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE TOULOUSE

MESSIEURS,

Au milieu des préoccupations et des inquiétudes que les événements politiques nous apportent chaque jour, dans un temps où la cupidité et le sophisme, abrités sous le drapeau de la philanthropie et de la fraternité, portent audacieusement la hache sur toutes les institutions sociales, il vous paraîtra inopportun, je le crains, de m'entendre encore une fois vous entretenir de livres poudreux et d'auteurs oubliés ; mais pour celui à qui vous avez daigné tout récemment confier le soin de votre bibliothèque, c'était presque, — et c'est là mon excuse, — un *pensum* obligatoire.

Une idée, qui n'a pas certes le mérite de la nouveauté, mais qui frappe tous ceux qui se trouvent en présence des premiers monuments de l'art typographique, c'est que l'inventeur, quel qu'il soit, de cet admirable procédé, n'a pu évidemment comprendre toute la portée de sa divine inspiration. Qu'il eût

été fier, ce pauvre et modeste ouvrier mayençais, s'il eût pu seulement entrevoir à demi, dans le vague des âges à venir, le rayonnement immense qui attendait son ingénieuse découverte! Car, on peut le dire sans hyperbole, depuis que, au moyen de quelques signes, celui que la tradition nous a appris à nommer Cadmus, eut trouvé l'art de figurer la parole, jamais plus grande pensée n'était tombée dans la tête d'un homme. Que Colomb double notre vieux monde, que Newton, par une intuition de son génie, surprenne, pour ainsi dire, le secret de Dieu, ce sont, j'en conviendrai, d'admirables résultats; mais combien, à mes yeux, ceux de l'imprimerie les surpassent! Dans ce mince morceau de métal gravé que vous présente Guttemberg, il y a l'affranchissement de l'esprit humain, la transmission indéfinie des lumières, la vérité absolue; il y a tous les grands intérêts de l'humanité sauvegardés, développés, agrandis.

A ce tableau si séduisant, Messieurs, vous opposez déjà, dans votre esprit, la propagation trop facile des erreurs et des faux systèmes, l'introduction dans toutes les institutions religieuses et sociales, du principe d'examen, dissolvant universel qui les mine depuis trois siècles, et qui, de nos jours, concentré, élaboré sans relâche par la presse périodique, offre à toute pensée qui veut se produire, pour l'attaque de l'ordre établi, l'arme la plus puissante dont ait jusqu'à présent disposé l'intelligence humaine. Immenses abus, dangers réels, toujours renaissants, que l'on peut combattre mais non détruire; car la liberté de la presse, plus forte que les barrières qu'on voudrait lui opposer, nous domine et nous entraîne malgré nous : *Et mala sunt vicina bonis.*

Revenant donc à ma première pensée, je dirai, que tous ces merveilleux résultats échappèrent aux premiers typographes, qui ne cherchaient et ne voulaient trouver dans leur procédé qu'un moyen de faire à la lente et coûteuse industrie des copistes une concurrence avantageuse. N'est-il pas, Messieurs, un peu honteux de voir la plus grande des inventions humaines

entrer dans le monde sous la forme d'une contrefaçon, d'un délit, pour dire le mot ; et s'il s'était trouvé alors quelque procureur du roi désireux d'avancement, ou protecteur un peu rigide des droits acquis et du travail national, nous aurions couru risque de voir la pensée de l'homme de génie confisquée, et l'imprimerie aller mourir méconnue sous l'arrêt de quelque prévôt. Depuis, il est vrai, on n'a que trop fait suivre à la presse le chemin du prétoire ; mais heureusement pour nous que les rigueurs ne sont venues que lorsqu'elle a été de force à les supporter.

Fille du peuple, modestement obscure à son début, l'imprimerie, qui ne devait trouver que plus tard les splendides asiles des Maximis, des Aldes, des Manuces, s'est vue dans les premiers temps réduite à une sorte d'existence furtive et nomade. L'imprimeur, pauvre ouvrier en général, Allemand d'abord, Italien plus tard, se rendait de ville en ville, le cassetin sur l'épaule, offrant ses services au libraire qui voulait bien l'employer, et qui naturellement ne lui commandait pas la reproduction des chefs-d'œuvre ou trop longs ou trop coûteux, mais celle du livre qui pouvait convenir au plus grand nombre d'acheteurs ; puis, son travail fait, le voyageur repartait et allait ailleurs tenter la fortune. Il n'avait pas de nom à soutenir, pas de réputation à conserver, ce qui explique la négligence de la plupart des premiers typographes à placer leur nom sur les produits de leurs presses, et à en indiquer le lieu d'impression ou la date. De là naturellement aussi des controverses sans nombre entre les bibliographes pour fixer l'année ou la ville dans lesquelles ont été publiées certaines éditions *princeps*.

Les produits des presses toulousaines antérieurs à 1500, ont précisément soulevé une controverse de ce genre, et on a voulu les attribuer à Tolosa d'Espagne, au lieu de les laisser à notre ville, à laquelle, selon moi, ils appartenaient incontestablement.

La question existe surtout pour le premier en date, imprimé en 1476, et qu'une heureuse trouvaille me fournit l'occasion de mettre sous vos yeux.

Je vais en faire la description et l'analyse aussi sommairement que possible, pour pouvoir développer ensuite les motifs sur lesquels se fonde mon opinion. Ce livre est intitulé :

Repetitio solemnis rubrice de fide instrumentorum. Edita per excellentissimum virum et juris utriusq; monarcham diuum dominum Andream Barbaciam siculum Messanensem.

A la fin :

Clarissimi juris utriusq; Monarce ac serenissimi Regis Aragonum ẽc (etc.) *nobilis consiliarii Do. Andree Barbatie siculi de fide instrumentorum solemnis repeticio Tholose est impressa. XII. calendas julii M. CCCCLXXVI.*

C'est un petit in-4° gothique à longues lignes de 108 ff. sans *chiffres*, *réclames* ni *signatures*, avec initiales dessinées à la main et paragraphes *rubriqués*. Ce livre est tellement rare, que le savant et judicieux Brunet, qui lui a consacré un article, n'en parle que par ouï-dire, d'après une lettre de M. de Mac-Carthy à l'abbé Mercier de Saint-Léger, en date du 27 août 1777, dans laquelle il est dit : qu'un exemplaire de ce livre, le même, sans doute, que possède aujourd'hui la bibliothèque du Collége de Toulouse, était conservé précieusement chez le président Bardy.

Quant au sujet, c'est, comme vous l'avez remarqué, une exposition en forme de leçon d'un des titres du Digeste, *De fide instrumentorum*, de la foi due aux actes. Il paraît même certain, d'après une des phrases du début, que cette leçon de droit, cette *repetitio*, aurait réellement été faite par l'auteur à l'école supérieure de Bologne (*primario Bononiensi studio*), et devant un illustre auditoire qu'il traite fort révérencieusement de *venerandi patres*, de *domini optimi* et de *scolares præstantissimi*; ce qui le confirmerait du reste, ce sont les mots par lesquels l'auteur termine son exposé. Après avoir indiqué une opinion du jurisconsulte Balde, conforme à sa thèse, il ajoute : *Et quia hora est tarda et reverentiæ vestræ nimis lassæ sunt, finem imponam huic scolastico documento ad laudem et gloriam optimi clementissimi Dei et suæ Matris*

Virginis gloriosæ et beati Bernardi totiusque curiæ triomphantis ac sacrosanctæ romanæ Ecclesiæ in hoc famosissimo studio Bononiensi XIX *mensis februarii* M. CCCCLII.

Je voudrais être *quelque peu clerc* pour pouvoir vous parler en connaissance de cause du mérite de cette leçon, et juger si l'auteur, renommé du reste en Italie pour de nombreux travaux du même genre, a bien justifié les pompeuses épithètes que lui donne son éditeur, de *vir excellentissimus*, de *divus*, et enfin de *juris utriusque monarcha*. Par malheur je suis réduit à confesser humblement ma honteuse ignorance en matière de digeste et de glose, et à vous renvoyer, si vous voulez être mieux fixés, soit au livre lui-même, soit à ceux de nos collègues qui se trouvent aujourd'hui les dignes émules du respectable Barbatia. Je crois, du reste, que vous prendriez assez peu de goût aux nombreuses questions que pose notre auteur, soit pour établir les conditions de validité des actes, soit pour prévoir les cas de nullité qu'ils peuvent présenter. Droit civil, Droit canonique, Docteurs, Pères de l'Eglise, il cite tout, et avec une politesse grave dont, un demi-siècle plus tard, la polémique passionnée et injurieuse de la Réforme devait bien corriger les savants, il ne combat jamais l'opinion d'un adversaire dissident, sans qualifier l'auteur d'*illustrissimus*, et l'opinion d'*ingeniosa* ou de *doctissima*.

Je n'insisterai pas davantage sur la partie littéraire ou scientifique de ce livre, ayant hâte d'arriver à la question qui seule peut vous intéresser, celle de son origine toulousaine.

A cet égard, Messieurs, une réflexion :

Les erreurs qui échappent aux hommes de mérite, et surtout à ceux qui passent pour compétents sur une matière, ont ce grave inconvénient qu'elles se perpétuent par l'autorité d'un nom respectable, et que l'on finit bientôt par les accepter comme des faits établis et désormais au-dessus de la discussion.

C'est ce qui est arrivé, Messieurs, pour l'établissement de l'imprimerie à Toulouse. M. de la Serna Santander ayant dit,

assez légèrement, dans son excellent Dictionnaire bibliographique du xv^e^ siècle : « *Qu'il était difficile de distinguer* » *d'une manière certaine et précise les éditions de cette épo-* » *que portant le nom de Tolosa, et de désigner avec assu-* » *rance celles qui ont été exécutées à Toulouse, capitale* » *du Languedoc, et celles qui l'ont été à Tolosa d'Espagne,* » tous les bibliographes qui l'ont suivi, ont fait, passez-moi l'expression, comme les moutons de Panurge ; ils ont cru le maître sur parole, et sauté de plain-pied par-dessus la difficulté, sans se donner la peine d'examiner si leur savant devancier l'avait ou non résolue, et s'il n'avait pas voulu, sous ces expressions dubitatives, réserver une solution qui ne rentrait qu'incidemment dans son sujet, ou qui, à ses yeux, peut-être, ne valait pas la peine d'être recherchée. Cette indifférence du savant amateur belge a passé pour un jugement approfondi, et l'on a conclu, de ce qu'il était parfaitement apte à résoudre la question, qu'il l'avait en effet jugée. Puisque M. de la Serna a dédaigné d'établir nos quartiers de noblesse en matière d'imprimerie, ne trouvez pas mauvais, Messieurs, que, malgré mon insuffisance, j'essaye de le faire à sa place.

Je ne suis pas le premier Toulousain à qui l'amour du pays natal a inspiré l'idée de notre réhabilitation typographique ; je ne viens qu'après un de nos compatriotes qui consacra les loisirs de sa noble vieillesse à la recherche des produits des presses toulousaines depuis leur début jusqu'à la fin du xvii^e^ siècle : je veux parler de feu M. le Marquis de Castellane, auquel nous devons un essai de catalogue chronologique de l'imprimerie à Toulouse. Dans cet ouvrage bien incomplet sans aucun doute, et où l'absence de discussion ne se fait que trop sentir, l'auteur n'en a pas moins combattu pour la défense de la cité ; et s'il n'a pas assuré le triomphe de la bonne cause, c'est que la réserve modeste dans laquelle il aimait à se renfermer a ôté à ses arguments la plus grande part de leur force virtuelle.

Un autre de nos concitoyens a aussi manifesté son opinion à ce sujet ; mais, bien loin de ressembler à M. de Castellane, il a épuisé contre la ville, dont il prétendait écrire l'histoire, tout ce que son esprit a pu trouver de dénigrement et de critique chagrine. Jaloux de nos gloires les plus incontestables, il s'est plu malignement à déposséder notre ville de ce que j'appelais tout à l'heure ses titres typographiques ; et quoique notre savant confrère, M. du Mège, dans l'un de ses derniers ouvrages, ait courageusement relevé le gant en indiquant les arguments généraux qui rentraient dans la nature de son sujet, il reste encore, je le crois, quelque chose à dire ; aussi, afin de combattre tout à la fois et l'erreur accréditée par M. de la Serna Santander et les assertions partiales de notre malveillant historien, vais-je vous lire *in extenso* le passage du livre de M. d'Aldéguier :

« L'époque du renversement de la maison d'Armagnac, est » une des plus importantes de notre histoire ; car elle fut aussi » celle de l'invention de l'imprimerie, qui eut une si grande » influence sur la civilisation de l'Europe. L'Église ne vit pas » cette belle découverte de bon œil : elle sembla pressentir l'effet » qu'elle aurait un jour contre les abus de ses doctrines et » contre le despotisme absolu auquel elle tendait depuis les édits » de Constantin. Elle s'opposa ouvertement à la propagation de » l'imprimerie dans certaines localités ; mais, plus sage dans » d'autres, elle en profita elle-même pour propager ses principes. » Le clergé de Toulouse se rangea du parti de l'opposition et » parvint presque à paralyser entièrement l'imprimerie dans » cette ville, si bien que dans le quinzième siècle, à la fin » duquel elle avait déjà fait de très-grands progrès en Europe, » Toulouse n'eut pas un seul imprimeur, et que l'on ne con- » naît aucune production typographique sortie incontestable- » ment de ses presses ; et cependant, à cette époque, vingt-deux » villes d'Espagne jouissaient amplement du bienfait de l'impri- » merie : au nombre de ces villes était Tolosa. Cette conformité » de nom avec la capitale du Languedoc avait fait supposer à

» quelques savants que c'était des presses de Toulouse qu'étaient » sortis quelques ouvrages imprimés dans le quinzième siècle, » portant la date de Tolosa ; mais un examen approfondi nous » a malheureusement convaincu que c'est à Tolosa, ville d'Es- » pagne, et non à Tolosa, de France, que ces éditions appar- » tiennent. La vérité historique nous oblige d'ajouter que, » pendant trois siècles, il n'est pas sorti des presses de Tou- » louse une seule édition remarquable, même d'un ouvrage » commun, et qu'aucun des grands ouvrages qui se recom- » mandent par leur étendue, l'importance des matières qui y » sont traitées, et la célébrité de leurs auteurs, n'y ont été » éditionnés (*sic*). Les presses n'y travaillèrent presque pendant » toute cette période, que pour les moines Jacobins et pour les » Jésuites, c'est-à-dire pour l'ignorance et le fanatisme, ou » pour un système particulier, et souvent dangereux, d'ensei- » gnement. Les Jésuites y ont fait imprimer une quantité » prodigieuse de traités ou de poëmes qu'ils composaient pour » leurs élèves ; le mérite de ces productions au-dessous du » médiocre (à l'exception des œuvres de Vanières), fait qu'à » peine elles sont nommées dans les notices bibliographiques » les plus étendues, et qu'elles chargent inutilement les rayons » de nos bibliothèques.

» A qui attribuera-t-on cette désolante pénurie, si ce n'est » au système d'éducation et d'instruction que l'Inquisition avait » établi et perpétuait à Toulouse? »

Voilà l'attaque, vous allez maintenant juger de sa valeur.

Et d'abord, Messieurs, la difficulté est-elle réellement sérieuse? Pour tous ceux qui connaissent la manière dont l'imprimerie s'est propagée et répandue en Europe, n'est-il pas évident que les Universités, ces ferventes agglomérations d'hommes lettrés et de jeunes gens avides d'apprendre, durent être pour la nouvelle invention l'asile où elle trouva ses plus actifs et ses plus impatients propagateurs ? N'est-il pas présumable, dès que la renommée eut proclamé dans les écoles les mer-

veilles de la typographie, et surtout la rapidité miraculeuse avec laquelle elle pouvait reproduire les travaux de l'esprit, que maîtres et élèves durent chercher à l'envi et par tous les moyens possibles à jouir au plutôt des bienfaits de cette féconde innovation ? Elle réunissait l'économie de temps à l'économie d'argent, double avantage auquel la plupart des hommes restent rarement indifférents.

Par conséquent Toulouse, avec ses facultés, ses écoles, ses riches couvents, toute sa population de clercs, devait offrir aux ouvriers qui auraient voulu s'y établir, un champ plus vaste, un théâtre plus séduisant qu'une petite ville perdue dans les vallées de la Navarre. Elle devait leur offrir dans le clergé, dans la magistrature, dans les lettres, des protecteurs plus puissants et surtout plus généreux. Suivons le développement de l'imprimerie dans tous les grands centres de population, et nous le verrons partout provoqué, facilité, encouragé par des hommes éminents dans les lettres ou dans les sciences, qui se faisaient les patrons, les Mécènes de ces premiers et obscurs missionnaires de la presse. Dès l'an 1463, la bonne ville de Mayence, subissant le contre-coup des innovations qu'elle avait caressées, se donnait des airs de capitale et jouissait déjà du privilége d'avoir des émeutes. Les élèves de Guttemberg, indignes aïeux de la plus turbulente des postérités, n'avaient soupçonné dans leur naïveté primitive, ni les bienfaits de l'organisation du travail, ni le doux loisir des ateliers nationaux. Aussi, prenant maladroitement l'alarme, ils émigrèrent en toute hâte pour fuir ce que leur ignorance germanique et, si j'ose le dire, quelque peu *réactionnaire*, appelait innocemment le règne du désordre. Alors ils se dispersent et se répandent en Allemagne et surtout en Italie. Là ils sont appelés par les évêques et les chefs des grands ordres religieux qui n'hésitent pas à ouvrir aux fugitifs leurs immenses dépôts de manuscrits. Les typographes se mettent à l'œuvre avec toute l'ardeur de néophytes enthousiastes, et c'est à cette première sève que nous devons cette admirable série d'éditions *princeps* des classiques latins et grecs qui jusqu'à ces derniers temps ont

fait la richesse et la renommée des belles bibliothèques italiennes.

Appelés à Rome en 1467 par le célèbre Evêque d'Alerie et par les deux frères Pierre et François de Maximis, qui ne dédaignèrent pas de se faire souvent eux-mêmes correcteurs d'épreuves, ils publièrent, cette même année, sous ce puissant patronage, la belle édition des *Epistolæ familiares* de Cicéron, qui marque d'une manière si splendide le début de l'imprimerie à Rome.

Si nous les suivons en France, nous verrons également que c'est à deux savants membres de la Sorbonne que l'on doit l'introduction et l'établissement de l'imprimerie à Paris. En 1469, Guillaume Fichet et Jean de la Pierre, docteurs en théologie, firent venir d'Allemagne trois ouvriers imprimeurs, Ulric Gering, Martin Crantz et Michel Friburger, auxquels ils fournirent une salle dans la Sorbonne même, et en 1470 les trois étrangers mettaient au jour les *Epistolæ* de Gasparin de Pergame, et quelques autres ouvrages sans date.

A juger par l'analogie, comment croire que les ouvriers qui parvinrent dans l'Est de la France, et plus tard dans le Midi, eussent dédaigné Toulouse, et préféré franchir les Pyrénées pour aller mettre leurs presses en œuvre dans une toute petite ville de la Biscaye, fondée depuis deux siècles à peine, et qui, privée d'université, d'écoles, de corporations savantes, n'avait pas d'aliments à fournir à leur industrie. Laisser Toulouse pour aller s'établir à *Tolosetta*, comme les Espagnols appelaient quelquefois la capitale du Guipuscoa pour la distinguer de notre ville, c'eût été presque de la déraison. Non-seulement Tolosa d'Espagne n'avait pas d'école, mais la province dont elle était le centre en fut longtemps privée, puisque l'université d'Onate n'a été fondée qu'en 1543.

Toulouse au contraire, Messieurs, en possédait une qui remontait à plus de deux siècles, et qui déjà jetait dans le Midi un assez grand éclat ; ville depuis longtemps parlementaire, capitale du Languedoc, importante encore à cette époque par le souvenir tout récent de ses Comtes, luttant de

poésie avec la Provence et l'Italie par son Académie du Gay Savoir, ne devait-elle pas mille fois plutôt qu'une pauvre petite ville d'au-delà des monts, attirer à elle la primauté des connaissances et des découvertes scientifiques?

Mais si ces raisons ne paraissaient pas suffisantes, si le silence des bibliographes espagnols, dont pas un seul, à ma connaissance du moins, n'a revendiqué pour Tolosa d'Espagne la priorité typographique que lui réservent si bénévolement ceux de France et de Belgique, ne trouverions-nous pas mille autres arguments à l'appui de notre thèse?

Il y a d'abord la différence orthographique que présentent les noms des deux cités homonymes. Le nom de la ville espagnole, comme l'a fort bien fait observer M. du Mège, a toujours été écrit et imprimé sans *h*, tandis que, pour le nom de la nôtre, les impressions comme les manuscrits de la fin du xv^e^ siècle, placent invariablement une *h* après le *T*.

Une raison plus forte encore, et que le simple bon sens aurait dû indiquer à nos contradicteurs, c'est qu'il était d'usage, pour tous les livres imprimés en latin, de placer au titre ou à la souscription le nom romain de la ville au lieu du nom moderne. Or le nom romain de Tolosa d'Espagne est *Iturissa*, et je ne l'ai trouvé dans aucun des livres latins que l'on a voulu attribuer à la ville espagnole. On comprend que pour des livres imprimés en espagnol, on trouve le nom vulgaire de Tolosa, mais pour les livres latins, l'absence constante du nom antique me paraît une preuve décisive. C'est ainsi que dans les premières éditions latines de Paris, on trouve *Lutetia* et non pas *Parisiis;* de même dans les éditions de Leyde, on trouve *Lugduni Batavorum* pour les livres latins, *Leyde* pour les livres français, et *Leyden* pour ceux écrits en hollandais ou en allemand.

Faudra-t-il enfin, Messieurs, pour établir plus sûrement les droits de Toulouse, faire une application toute spéciale de la statistique et examiner en détail les diverses impressions qui

forment les pièces du procès ? Ici les résultats seront, s'il le faut, encore plus concluants.

Si nous réunissons, en effet, aux indications que nous fournissent les ouvrages de Maittaire et de Brunet, celles que nous offrent nos recherches personnelles, nous trouverons de 1476 à 1500, un total de dix-neuf ouvrages au moins, dont le plus grand nombre, sinon la totalité, aurait, selon nos adversaires, été imprimé à Tolosa d'Espagne.

Cinq de ces ouvrages sont en latin, et traitent des matières de droit civil et de droit canonique;

Trois sont en français, et portent la désignation non équivoque de Thoulouse;

Cinq en latin traitent de matières théologiques, et trois notamment sont des commentaires de la Cité de Dieu de saint Augustin;

Quatre de philosophie, dont un en latin, deux en espagnol, et le dernier en roman, c'est-à-dire, dans le dialecte vulgaire connu sous le nom de langue limousine, qui établissait un lien de parenté entre nos provinces méridionales et le nord de la Péninsule;

Un d'histoire en espagnol;

Et enfin la traduction en espagnol du roman français : *La belle Mélusine.*

Les ouvrages de droit ont été évidemment imprimés à Toulouse. Leur sujet, leur forme doctorale, tout indique qu'ils étaient destinés à des élèves de droit, et, comme nous savons que ni Tolosa, ni les provinces Basques ne possédaient d'écoles de ce genre, ils doivent demeurer acquis aux presses toulousaines. Deux de ces livres portent le nom de *Jean Teutonicus*, et les deux autres ressemblent tellement aux premiers, pour les caractères et le papier, qu'à l'exemple de Brunet et de M. de Castellane, nous ne pouvons pas hésiter à les attribuer au même imprimeur, qui, selon toute apparence, aura été l'introducteur de l'imprimerie dans notre ville. Le cinquième, *Quotlibeta juridica*, porte le nom essentiellement toulousain de Colomiés, dont, vous le savez, les descendants ont exercé

la même profession dans notre ville pendant près de deux siècles.

Les trois ouvrages français qui portent le nom de Thoulouse, ne peuvent pas offrir le moindre doute.

Je ferai sur les ouvrages de théologie la même observation que sur ceux de droit. De longs commentaires sur le même traité de saint Augustin, et par des auteurs français, imprimés la même année (1479), et comme en concurrence les uns des autres, ont dû plutôt l'être à Toulouse, ville peuplée de nombreux monastères, centre de fortes études théologiques, que dans une ville de second ou de troisième ordre.

Des quatre ouvrages de philosophie, trois ont été imprimés par *Jean Patrix* ou *Paris* et *Etienne Clébat*, imprimeurs associés qui ont exercé leur profession dans notre ville, et dont les noms indiquent d'ailleurs une origine locale.

Les deux autres, en espagnol, l'ont été en 1489 et en 1490, par Henric Mayer Alaman, ou, si vous aimez mieux, Allemand pour traduire la forme essentiellement languedocienne de ce sobriquet national. Mais ce même Henry Mayer qui avait imprimé en 1488 la fameuse Imitation de Jésus-Christ en français, qui porte la *souscription* décisive de *Tholose*, n'a pas pu se trouver dans les deux villes à la fois, et nous devons nécessairement en conclure qu'il imprimait à Toulouse des livres espagnols pour des libraires français, ou, si nous voulons faire cette dernière concession à nos adversaires, pour des libraires espagnols.

Restent maintenant, 1° *la Coronica d'España*, contrefaçon évidente de l'édition originale imprimée en 1482 à Burgos, et 2° l'*Historia de la Linda Melosyna*, dont nous avons déjà fait mention. Mais le premier de ces ouvrages a été imprimé par Mayer en 1489, peu de mois après l'Imitation de Jésus-Christ en français et datée de Tholose, et le second par Jean Paris et Estevan Clébat en 1489 aussi, la même année où ces imprimeurs éditaient l'un des trois ouvrages de philosophie, dont nous croyons avoir déjà suffisamment démontré l'origine toulousaine. Pour que nous fussions en défaut au sujet de la

Coronica et de la *Linda Melosyna*, il faudrait que ces imprimeurs eussent, à la fois et par un concert inexplicable, transporté leurs ateliers d'une ville dans l'autre, ce qui, à une époque où les communications étaient loin d'être faciles, rend la chose tout à fait invraisemblable.

Si je me suis expliqué clairement, si mes déductions logiques vous ont paru péremptoires, vous êtes parfaitement à même d'apprécier à leur juste valeur, et l'opinion de M. de la Serna Santander et les déclamations erronées de M. d'Aldéguier.

J'ai voulu connaître les vingt-deux villes d'Espagne qui, suivant ce dernier, *jouissaient amplement, au xv^e^ siècle, du bienfait de l'imprimerie.* Je n'en ai trouvé que seize, dont deux en Portugal, Lisbonne et Porto. L'erreur n'est pas grande; mais, de la part d'un historien aussi tranchant, on avait le droit d'attendre plus d'exactitude.

Que penser d'ailleurs en lisant le passage déjà cité, où il ne craint pas d'affirmer : « *que pendant trois siècles, il n'est* » *pas sorti des presses de Toulouse une seule édition remar-* » *quable, même d'un ouvrage commun.....* »

L'assertion paraîtra étrange de la part du conservateur de l'une de nos bibliothèques publiques, d'un homme qui par sa position pouvait être mieux renseigné que personne, puisqu'il n'avait qu'à étendre la main pour trouver rangés sur ses tablettes les chefs-d'œuvre typographiques sortis des presses des *Guerlins*, des *Colomiés*, des *Bosc*, des *Jagourt*, et de tant d'autres !

Pendant trois siècles, dites-vous, il n'est pas sorti des presses de Toulouse une seule édition remarquable, même d'un ouvrage commun, et pourtant les Pères de l'Eglise y ont été plusieurs fois imprimés. Depuis le commencement du xvi^e^ siècle, les ouvrages de médecine, les traductions d'Hippocrate abondent, tous les classiques grecs et latins fourmillent, et je n'en finirais pas si je voulais citer tous les produits remarquables de nos presses.

Enfin, M. d'Aldéguier attribue cette « *désolante pénurie au* » *système d'éducation et d'instruction que l'inquisition avait* » *établi à perpétuité à Toulouse.* »

L'argument est assez pauvre, quand précisément l'auteur oppose, comme un pays de progrès, celui où l'inquisition a pris naissance, et dans lequel l'instruction théocratique a régné exclusivement jusqu'au commencement de ce siècle.

Vous le voyez, Messieurs, trois lignes erronées de M. de la Serna Santander, me coûtent à moi vingt pages de commentaires, et à l'Académie vingt minutes de sa séance. Qu'elle ne regrette pas ses vingt minutes, et qu'elle pardonne à mes vingt pages, en faveur du sentiment jaloux des gloires toulousaines, qui a éveillé l'idée de ce mince travail.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE.